

La mer est orange

L'été en Abkhazie touchait à sa fin. Cette année 1992 les hortensias ont fleuri très tôt : les boules des leurs dentelles vertes sont devenues blanches sans qu'on s'y rende compte. Si on les regarde de près, elles ressemblent à de boules de neige, rappelant Leningrad en hiver. En automne, leurs grappes vont devenir d'un rose pâle, les branches se plieront sous leurs poids jusqu'à la terre. Ici personne ne se souvient plus du nom latin de ces plantes, par contre leur parfum rappelant celui du jasmin vanillé, laisse une longue trace dans la mémoire olfactive. Ces grosses inflorescences sphériques perchées au bout de longues tiges rentrent dans des fenêtres ouvertes, embaument les pièces d'une fragrance enivrante. Le soir, quand la fraîcheur descend des montagnes et repousse l'air chaud cers la mer, ce parfum devient encore plus présent.

Une fenêtre d'une petite maison en bois donne sur les deux sommets de la montagne de Soukhoum. Une route goudronnée qui à cette heure semble bleue, commence au pied de la montagne et monte en épingle à cheveux ; à cette heure elle est couverte de tâches multicolores des automobiles. Si on regarde à gauche, on voit par-dessus des toits une étroite bande azur – c'est la mer. Mais voici que le ciel, blanc d'abord, commence à s'empreindre de la douce lumière du soleil. Le soleil apparaît enfin, et son rayon venu de derrière la montagne rentre dans la pièce en désordre : il éclaire le dossier d'une chaise chargé de vêtements, s'arrête sur le visage d'une femme encore endormie. Ces cils tressaillirent.

- Lenouchka, tu es réveillée ? - un jeune lieutenant de la marine lui caressa les cheveux. La femme répondit par un mouvement imperceptible de ses cils. Oui-i-i ! Réveillée-e ! dit le lieutenant en souriant. Assis au bord d'un simple lit métallique, il touche de sa main le visage de sa femme, comme pour le protéger de la caresse du soleil, se penche et l'embrasse encore et encore. Puis, il met tendrement sa main sur le ventre déjà bien visible :

- Dommage que tu n'as pas le droit aux agrumes, les gens d'ici nous ont amené deux barges de mandarines, pas encore super mures, mais bien bons. Ça nous tient place du déjeuner.

- Igoriok, pourquoi tu es en uniforme ? - chuchota Elena. Il y a une fête ?

- Non, non, hier vers le soir, à Gagra il y a eu un débarquement des troupes géorgiens. Tu te rends compte ? Sous le drapeau de la marine russe, tu sais, à la croix de Saint André. Cela veut dire qu'ils n'ont rien changé sur les bateaux après la séparation des flottes. Ou bien ils l'ont fait exprès... Sur un bateau se trouve cet ancien membre du politburo. Je ne serai pas surpris s'il se croit toujours ministre des affaires étrangères. Quant à l'uniforme, c'est pour le cas où...

- Quel cas ?

- Y'aura pas de cas, ne t'inquiète pas. Je reviendrai vite, ce soir, on va faire un tour en bateau. Tu te souviens, on nous l'a promis. Le lieutenant imita la conduite de la vedette en chantonant : le ciel est orange, la mer est orange, la, la, la...

Igor partit sans prendre de petit-déjeuner. Elena resta un moment au lit, imaginant avec plaisir leur promenade du soir.

Elena et Igor étaient mariés depuis une année. Igor, jeune médecin, venait de terminer l'Université de la médecine militaire et était envoyé en Géorgie pour approbation d'un nouveau médicament. Le régiment des

gardes-frontières où il se trouva était censé de garder les frontières maritimes de l'ex URSS. Elena avait suivi son mari, et ils louaient pour l'instant une petite pièce dans une maison particulière. De la maison une rue plantée de palmiers chinois et de dattiers descendait droit vers la mer – avenue Léon, ancienne avenue Lénine. Igor travaillait à deux kilomètres de la maison, là où étaient amarrés des bateaux militaires de toutes sortes. Igor y allait tous les matins.

Pensant qu'il fallait faire de petites courses pour le soir, Elena alla au marché du centre de Soukhout. Ayant attendu un bus sans succès, elle décida d'y aller à pied : d'abord jusqu'à l'avenue Mira, ensuite à gauche jusqu'à la rue Marx. C'est là qu'elle vit cet homme : il courait, tout en témoignait une forte émotion. Le transport ne marche pas, dit-il, une bombe a explosé au marché, il y a des victimes et beaucoup de blessés. Pendant qu'ils parlaient Elena eut l'impression qu'autour d'eux quelque chose changeait imperceptiblement : voici un groupe d'enfants qui couraient, des femmes éplorées avec de grands sacs.

Elena décida de revenir à la maison. Ce chemin de retour lui parut plus long et plus difficile : des barrages antichars étaient apparus, des hommes armés patrouillaient dans le parc Lénine près de sa maison.

Ce jour-là des régiments géorgiens entrèrent à Soukhout ; près du Pont Rouge des miliciens abkhazes et des habitants armés les arrêtaient. C'était à deux pas du port militaire. Des hélicoptères géorgiens étaient venus Dieu sait d'où, et disparurent après avoir mitraillé l'hôpital militaire et le bâtiment du Soviet suprême. Radio, télévision et téléphone étaient muets, l'électricité coupée. Des bruits terrifiants se propageaient : tous les

criminels étaient relâchés des prisons, et maintenant ils rôdaient en ville en tuant, violant, pillant.

Le propriétaire de la maison, un homme corpulent de plus de quatre-vingt ans, essaya de calmer Elena, lui conseilla d'aller à Sotchi. Pas la peine de chercher Igor, il fallait pas non plus aller vers le port de commerce où l'on préparait des barges pour évacuer les vacanciers : la foule y était déjà trop dense, dans son état c'était dangereux. Le port militaire n'était pas loin, mais les bateaux russes étaient déjà partis pour Gagra.

La conversation fut interrompue par les cris venant de la cour et le hurlement du chien blessé. Des hommes armés firent irruption dans la maison, renversèrent le vieux, ligotèrent sa nièce et Elena.

Un des agresseurs, petit et sale, viola la nièce, les autres ne lui prêtaient aucune attention, ils étaient occupés à mettre à sac toute la maison. Le courtaud, essoufflé, s'apprêtait à « s'occuper » d'Elena, quand quelqu'un cria :

- Batono, et celle-ci, quoi faire avec elle, regarde son ventre, je la tue ? Le message était adressé au chef en uniforme du lieutenant de la garde présidentielle géorgienne, le type parlait russe pour être compris par la jeune femme. Le chef au rez-de-chaussée était occupé à inspecter leur butin en jetant de temps en temps le regard dédaigneux au vieil homme assis par terre au coin de la pièce.

- Laisse tomber, morveux, amène-les par ici et vas chercher les autres.

Le petit pervers, déçu, traîna les femmes par les cheveux en bas de l'escalier, les envoya au sol par un fort coup de sa botte et en rigolant urina sur leurs têtes.

Entre temps, la bande, sans avoir trouvé grand chose dans la maison, interrogea le vieux sur les armements des abkhazes. Sans obtenir de réponse, ils lui exigèrent de l'argent, un million, puis trois. Battu, le vieux perdit connaissance. Alors les bandits le tor-

turèrent jusqu'à l'aube avec un fer à repasser, mais repartirent bredouille.

Le matin vint « le deuxième service » – des criminels. Ils continuèrent de torturer le vieux, demandèrent, eux aussi, un million. Puis ils virent des femmes par terre : surpris de découvrir qu'elles étaient vivantes, ils les retournèrent : des êtres sans âge, couvertes de sang et de boue, en robes déchirées, sentant l'urine ne leur provoquèrent que du dégoût. Ils retournèrent vers le vieux, le suspendirent par des menottes à un arbre et continuèrent à le battre, cette fois sans rien demander. Puis, fatigués, commencèrent à égorger les poules dans la cour.

En ce temps Elena qui était couché sur le ventre, put dénouer ses mains et celles de sa voisine, ensuite elles montèrent à l'étage ; par la fenêtre de sa petite chambre Elena sauta sur les boules blanches de hortensia en fleurs. La nièce du vieux la suivit ; les femmes décidèrent de rejoindre le port militaire.

En 24 heures, la ville avait tellement changé qu'elles la reconnaissaient à peine. La veille les hélicoptères géorgiens l'avaient bombardée toute la journée, de sorte que maintenant autour on ne voyait que des ruines fumantes entourées par des torches d'arbres en feu. Devant l'entrée du parc, il y avait un camion chargé de cadavres. Les corps y avaient été jetés avec des affaires personnelles : sandales, chapeaux, chaussettes, robes. Les deux femmes se faufilaient, non sans difficultés, entre des bâtiments détruits.

Entrées dans une cour, elles virent le spectacle qui leur provoqua une vive malaise : d'un grand trou creusé au milieu de la cour on entendait des hurlements de femmes enterrées jusqu'au poitrine et tenant dans leurs bras levés leurs enfants. Des hommes armés se promenaient autour, ils parlaient dans leur langue ; il était difficile de comprendre si c'étaient des Géorgiens ou des Abkhazes : le boucherie était mutuelle.

Les deux femmes longeaient une avenue menant au port. Au bout de la rue il y avait une petite maison habitée par un Géorgien que toute la ville connaissait : il tenait une petite boutique de vin qu'il ouvrait à la demande jour comme la nuit. Maintenant les fenêtres y étaient cassées, autour de la maison le sol était jonché de mélange de bouteilles vides et de jouets d'enfants : petits trains, fusées en caoutchouc, voitures multicolores. Et au milieu de tout cela – le corps de la femme du propriétaire dans une immense flaque de sang. La façade du magasin donnait sur le quai Roustavéli, le corps du vieux Géorgien était là, cloué sur sa porte.

Il ne leur restait qu'une centaine de pas jusqu'au débarcadère du port militaire. Pas un seul bateau russe en vue. Rien qu'une petite vedette qui tournait en rond essayant de prendre en remorque une seule barge qui restait là. L'embarcation précédente pleine de réfugiés, venait de prendre le large entraînée par une petite remorque à peine visible à cette distance. Sur le quai se pressaient quelques dizaines de personnes – des vieux et des femmes avec leurs enfants. La barge restante était leur seul espoir. Le bateau-hôpital « Enissée » envoyé de Sébastopol pour évacuer les réfugiés, venait d'entrer dans le port de Soukhout, mais déjà entre lui et la côte on voyait aller et venir plusieurs vedettes géorgiennes, tandis que de l'autre côté, sur l'avenue, deux chars de guerre avançaient lourdement entourés de soldats de la « garde » géorgienne.

Les gens, voulant se sauver coûte que coûte, se jetaient dans la cale, atterrissaient sur les mandarines comme sur un matelas moelleux. Elena se tourna cherchant sa copine, en vain ; était-elle déjà dedans, avait-elle décidé de revenir à sa maison ?

Elena monta sur deux planches frêles faisant office de passerelle, essaya de descendre dans la cale, trébucha, tomba sur les gens qui y étaient déjà. On souleva

avec précaution la femme enceinte, la mirent en lieu sûr. Les gens autour se regardaient avec inquiétude et joie : bientôt ils seront loin de cet enfer.

Ici, au fond de la barge rouillée, ça sentait les mandarines, la paix, rien ne parlait de la guerre, sauf peut être des douilles dans les mains des enfants qui se vantaient les uns aux autres de leurs trophées.

Quand la remorque entraîna la deuxième barge loin de quai, un hélicoptère passa en direction de la ville, où la canonnade se renouvela de plus fort. Les chars se dirigèrent vers le port de commerce où avait mis cap « Enissée ». Du côté de la mer, un petit lance-torpilles s'approchait des deux barges ; sur la côte on vit apparaître un canon léger. Des militaires géorgiens commencèrent de tourner ce canon dans la direction des barges ; ils faisaient cela posément, avec pondération. La première embarcation, se trouvant à une distance favorable, constituait une très bonne cible ; la seconde venait de quitter le port, et le son de sa sirène, fort, entrecoupé, tel un cri d'un être blessé et sans défense, couvrit tous les autres bruits : vrombissement des hélicoptères, grondement des chenilles des chars sur le quai, hurlements des « gardes » se démenant autour du canon.

Elena n'avait ni forces ni envie de comprendre, de bouger ; elle était couchée au sol parmi des sacs, regardait devant elle sans aucune émotion. A côté d'elle, d'une fente dans le métal rouillé, un tout petit crabe incolore sortait vers la lumière. Elena avait enduré tout ce qu'elle pouvait, avait fait tout à quoi elle était capable. Maintenant ses sens étaient éteints ; aveugle, sourde, elle ne pensait qu'à son enfant, elle ne souhaitait qu'une chose – que la barge l'amène enfin très loin de tout ça.

L'obus du canon fit très vite couler la première barge en amenant au fond de la baie de Soukhoun des dizaines de vies. Sur la surface de la mer des boules

oranges, vertes, rouges de mandarines dansaient comme des confettis après une joyeuse fête.

La deuxième barge prenait le large en attendant son sort.

Sur la vedette russe venant du côté de la mer, on arrêta le moteur, l'immobilisant entre la barge et la côte.

- Qu'est ce que tu fais, fumier, criait un officier dans le mégaphone, en tirant des coup de pistolet en air, - C'est la guerre avec la Russie que tu veux, salaud ! Va, tire sur moi ! Surtout ne rate pas, crapule ! L'officier montrait le drapeau tricolore hissé sur le mât, le drapeau qui distinguait son bateau de ceux des géorgiens.

Elena reconnut la voix de son mari, mais elle ne put bouger pour lui faire signe. La remorque continuait de faire lentement son travail, ramenant la barge de plus en plus loin de toute l'horreur de cette journée, de la côte de Soukhout et son canon, du bateau avec Igor sur le pont.

Deux matelots du lance-torpille jetèrent des bouées de sauvetage : au milieu du méli-mélo des mandarines étaient apparues des têtes des survivants de la première barge. Ils purent attraper les bouées et maintenant essayaient, avec beaucoup de mal, de nager vers la côte. Ni le hurlement de sirène de la remorque, ni les cris des gens de la barge ne purent couvrir la voix de l'officier : Igor continuait de tirer tandis que dans sa tête tournaient en rond les paroles d'une chanson que petit il avait entendu chanter par une fille géorgienne « le ciel est orange, la mer est orange, l'herbe est orange... ».

Il ne restait que quelques encablures de la côte quand une forte explosion mit en éclats le canon et la moitié du quai. C'est le commandant du bateau qui avait lancé son unique torpille. Le bateau put quand même s'amarrer, et les deux officiers sautèrent par terre et coururent sur l'avenue Léon là, où étaient restées leurs familles.

Tout essoufflé Igor fonça à l'étage de la maison ; personne dans leurs chambre. Les meubles et la vaisselle cassés, les affaires éparpillées, les restes des hortensias

sous la fenêtre. Dans la cour, il vit la nièce du logeur qui s'efforçait de décrocher de l'arbre le corps mutilé de son grand-père.

Igor avait presque perdu la voix : « où est Léna ? », chuchota-t-il. Il souleva le vieux, le descendit, le coucha par terre. Il n'osait toujours pas regarder la femme de peur de lire la réponse dans son regard. Celle-ci, après avoir mis une couverture sur le corps, leva la tête. « Dans la barge. Avec les mandarines. » Elle le dit sans le regarder de face, toute dans sa douleur. C'était clair : si c'est dans la première, elle est morte, si dans la seconde – elle allait en ce moment dans la direction de Sotchi.

Le matin la ville de Gagra était prise par les Géorgiens. L'objectif de leur embarquement avait été de couper l'Abkhazie de la Russie. C'était fait, et maintenant les bateaux russes, un après l'autre, quittaient le port de Gagra se précipitant au secours de l'hôpital flottant avec les réfugiés de Soukhoum.

Alexeï qui commandait le lance-torpilles, comprenait bien que son vieux bateau n'était pas de grand secours : l'équipage ne comptait que la moitié de son effectif, il n'y avait que deux officiers – lui-même et le médecin ; et come armement – une seule torpille d'aviation. C'était peut être là la raison pour laquelle il était venu à Soukhoum sans en mettre en courant ses supérieurs. Sa famille était en danger, en plus c'était tout près : une heure aller-retour. « La radio était en panne depuis longtemps, personne ne pourra m'y empêcher », parlait-il tout seul.

Le débarcadère du port était démoli, mais Igor y trouva cinq personnes de la première barge : les matelots les avaient repêchés. Le lieutenant ne leur posa pas de questions de peur d'apprendre le pire, il n'espérait que le miracle. Son travail dans la situation présente était d'essayer de faire passer son bateau au milieu des bateaux ennemis bien armés, prendre le large. Et sur le chemin de Sotchi de rejoindre la deuxième barge...

Au bout d'une demi-heure, le commandant n'était pas toujours là. Igor faisait les cent pas sur le pont en regardant de temps en temps en direction de l'avenue de Léon. Enfin il vit Alexeï – celui-ci apparut au fond de la rue, il marchait au milieu d'une démarche incertaine, s'arrêta, fit encore trois pas, puis tomba. Les tirs ne s'entendaient pas, mais un instant après l'avenue fut pleine de militaires en uniforme des gardes présidentielles.

– Larguez les amarres ! – sa propre voix surprit Igor, il ne voulait pas penser au nombreuses règles qu'il fallait respecter avant de donner un tel ordre, il ne s'en souvenait plus.

Le lance-torpille obéissant au dernier officier resté à bord, se dirigea vers le large.